

Anne Lahouste-Sevens vous présente :

Armel Job

# Le bon coupable

roman



Un beau dimanche d'été. Un village désert à l'heure de la messe. Une fillette de dix ans en chemin pour rejoindre son père à son atelier. Un homme en état d'ébriété qui traverse le village au volant de sa jeep avant de finir sa course dans un étang, à quelques encablures de là. Un second véhicule, une Jaguar rutilante, qui emprunte à vive allure le même trajet. Le choc, un accident sans témoin. Une fillette de dix ans tuée sur le coup. Un coupable tout désigné. Un suspect potentiel – au-dessus de tout soupçon.

Volage et noceur, Carlo Mazure est un marchand de bestiaux qui mène une vie de patachon assez misérable. L'exact opposé de Régis Lagerman, procureur de son état et, à ce titre, incarnation supposée de l'intégrité et de la droiture. Deux hommes et deux destins que tout oppose : l'un, la soixantaine débonnaire et philosophe, qui sait que sa vie est derrière lui ; l'autre, jeune et brillant fonctionnaire, promis à un bel avenir et que les scrupules n'étouffent pas au moment d'éviter les obstacles, de quelque nature soient-ils, qui se dressent sur sa route.

Qu'advierait-il si leurs routes venaient à se croiser ?

Armel Job est né le 24 juin 1948 à Heyd.

Il est le troisième garçon d'une famille de quatre garçons. Son père est matelassier puis marchand de céréales et son grand-père marchand de chevaux.

Armel Job devient interne au séminaire de Bastogne à l'âge de douze ans. Le latin et le grec forment la base de sa pédagogie. Il y apprend également le piano et joue dans l'orchestre de l'école. Il s'essaye également au théâtre lors de la traditionnelle pièce des étudiants.

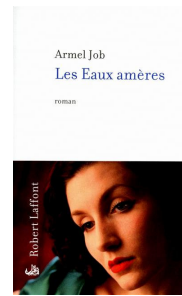
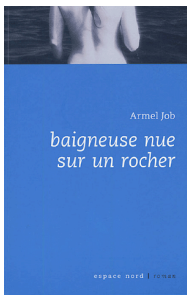


Il poursuit des études universitaires à l'Université d'État de Liège, au grand désappointement des autorités du séminaire de Bastogne qui, en principe, n'envoient leurs élèves qu'à la seule Université catholique de Louvain. Il devient candidat en philosophie et lettres, licencié en philologie classique et agrégé de l'enseignement secondaire supérieur.

Engagé comme professeur de latin et de grec au séminaire de Bastogne, il y enseigne pendant vingt-trois ans et en devient le directeur de 1993 à 2010. Père de trois filles, il vit dans la région de Bastogne. Il publie tout au long de sa carrière des articles spécialisés dans les Revues de l'enseignement catholique belge et poursuit d'incessants travaux de traduction du latin et du grec. En 2001, il obtient le Prix René Fallet du premier roman pour *La femme manquée*. L'année suivante, *Helena vannek* reçoit le Prix Victor Rossel des jeunes et le Prix des Lycéens. En 2005, *Les fausses innocences* lui valent le Prix du jury Giono.

*Tu ne jugeras point* reçoit le Prix Simenon en 2010. L'année suivante, ce roman lui permet de décrocher pour la deuxième fois le Prix des Lycéens. En 2011, *La malédiction de l'abbé Choiron*, l'un de ces premiers romans est réédité avec un supplément consacré aux expressions et au « parler wallon » qui émaillent le récit.

Armel Job prend sa pension en 2010 pour se consacrer à son travail littéraire. Il est également chargé de mission auprès du Ministre des Travaux publics de la Région wallonne (département patrimoine).



Si les histoires d'Armel Job soulèvent la question du bien et du mal, le romancier est trop malin pour nous faire la morale. Il préfère ouvrir nos consciences et susciter une réflexion. Son nouveau roman porte<sup>1</sup>, dit-il, sur la responsabilité et la culpabilité et pourrait, ajoute-t-il, avoir comme résumé paradoxal que c'est la mauvaise conscience qui rend la vie intéressante. Pas la bonne conscience des gens qui ne se posent pas de questions et "*qui manifestent en hurlant devant le monastère où se trouve Michèle Martin sans se demander la part sombre qu'ils ont en eux*".

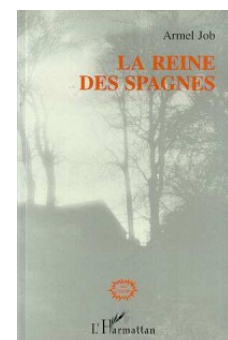
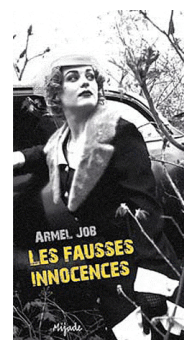
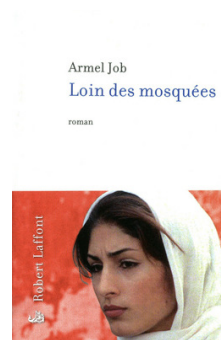
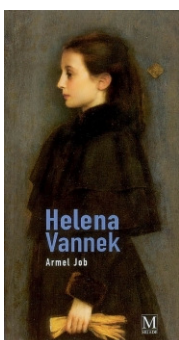
Dans ce jeu des illusions, les hommes sont les dupés, les aveugles, les boiteux de la vie alors que les femmes ont un réalisme qui les rend plus honnêtes avec elles-mêmes.

Alors, peu importe qui a causé l'accident et qui sera rendu coupable - Armel Job ménage un suspense dont on se gardera bien ici, de dénouer les fils. La leçon, ce n'est pas châtier un coupable, mais bien de voir comment la mauvaise conscience des trois (le procureur, le margoulin, les parents de Clara) peut apporter la vie et les ressusciter à eux-mêmes.

Armel Job fait remarquer que notre civilisation judéo-chrétienne, qui a amené le sentiment de culpabilité chez chacun, a aussi tenté ces dernières décennies de l'évacuer à force de drogues et de médicaments.

Les gens qui ont toujours bonne conscience sont horripilants et sont de mauvais sujets de romans - Dostoïevski n'a pas choisi pour rien de parler de "Crime et châtiment". Il est vrai que la mauvaise conscience peut rendre la vie plus intéressante même si elle est douloureuse.

Comme toujours dans ses romans, Armel Job a une écriture souple, simple, qui nous entraîne dans la Belgique des années 60 avec des personnages souvent savoureux. Dans le roman, il avance peu à peu, dans la complexité de tous ces êtres et nous laisse avec le sentiment que la Justice n'est pas possible. Le seul accident ne peut être l'acmé d'une vie. Celle-ci est bien plus complexe, douloureuse, et donc plus riche.



<sup>1</sup> Extraits de laLibre.be du 5 mars 2013 à propos de la sortie du livre « Le bon coupable »

## **Il y a dans ce livre Armel Job, tous les éléments du roman policier, et ce n'est pas le cas ?<sup>2</sup>**

Il y aura une enquête policière, mais ce n'est pas l'intérêt du roman, cette enquête. J'ai d'ailleurs écrit d'autres romans où l'on pourrait croire qu'il y a une intrigue, mais mes intrigues, c'est comme le Canada Dry... Il y a une enquête, on va désigner un juge d'instruction, mais pour lui il est évident que le coupable est ce Carlo, toujours ivre, qui a traversé le village ce jour-là, et qui a atterri dans le ruisseau avec sa voiture et son van.

Il a subi une commotion, il ne peut même pas se défendre, il ne se souvient de rien et il constate que tout le monde l'accuse. Le juge découvrira que le procureur du Roi est passé au même moment, mais il est évident qu'il ne peut être coupable.

## **C'était important d'installer l'histoire dans les années 60 ?**

Le passé permet de mettre une certaine distance entre les événements et la lecture que nous en faisons aujourd'hui. Le passé nous permet d'être plus sereins vis-à-vis des événements. Lorsque nous pensons aux personnages de ce roman, aujourd'hui ils sont tous morts. Il ne s'agit pas d'actualité, ni d'une critique de la société, ni de s'attaquer à une polémique.

Il s'agit de regarder des personnes comme vous et moi, et de comprendre comment elles ont examiné leur conscience, et pris leurs responsabilités. C'est une situation psychologique universelle, qu'il faut examiner à une certaine distance, afin de porter un jugement plus serein sur les personnes.

## **Il y a énormément d'amour autour de cette petite fille. Ca induit de la culpabilité, et le besoin de se rejeter la faute aussi ?**

C'est le thème de ce roman : la conscience, la culpabilité, la responsabilité. Et il serait trop simple de penser que les problèmes de culpabilité ne concernent que les responsables de l'accident. On est devant un drame épouvantable, cette petite fille magnifique, rayonnante, disparaît. Les parents s'interrogent, sachant que s'ils ne s'étaient pas disputés le matin de ce dimanche fatal, si le père n'était pas parti boudier dans son atelier de l'autre côté de la route, la mère n'aurait pas envoyé la petite fille, comme une espèce de messagère de paix. Tout le monde ressent dans ce genre d'événement, la participation universelle au mal. C'est ce que j'essaie de montrer à travers tous ces personnages.

Quand nous avons sous la main, un coupable désigné par la société, nous sortons nos pancartes.

## **Cela peut déculpabiliser l'un ou l'autre présumé coupable, de penser qu'au final, on a tous toujours quelque chose à se reprocher ?**

Oui et je pense que c'est aussi ce qui fait la dignité de l'homme. Notre dignité, c'est justement notre responsabilité. Personne ne peut dire qu'il n'a jamais rien fait de mal dans sa vie. On participe tous au mal, hélas.

---

<sup>2</sup> Interview réalisée par Christine Pinchart pour RTBF.be – rencontres littéraires – le 26 avril 2013

**Le regard qu'on aurait sur la culpabilité serait différent pensez-vous, si l'histoire se passait au 21ème siècle ?**

Oui je pense que la culpabilité, comme de nombreuses composantes du psychisme et de la mentalité, a évolué à travers l'histoire. On peut faire l'histoire de la culpabilité et voir que dans l'Antiquité certainement, le sentiment de culpabilité était différent. Elle s'est fortement développée avec le christianisme, et la notion de péché originel. Il y a la crise des scrupules au 17ème siècle. Elle est extrêmement importante dans la psychanalyse, et on peut s'interroger sur le sentiment de culpabilité aujourd'hui. Était-il différent il y a 40 ou 50 ans ? On n'a pas le recul pour le dire, mais il est possible qu'on essaie de se débarrasser de ce sentiment à présent.

La culpabilité a mauvaise presse et les courants issus de mai 68 ont sans doute affaibli cette culpabilité.

Mais si elle permet de nous analyser nous-mêmes, cela peut devenir un sentiment extrêmement intéressant. Si on est conscient du mal que nous pouvons faire, et que cela provoque une résilience, cela peut être intéressant.